Apport civilisationnel Moyen Oriental durant la période médiévale

Middle Eastern civilizational contribution during the medieval period

Klouch Djilali
University of Oran –Algeria
klouch.djilali@gmail.com

To cite this article:
Klouch, D. (2005). Apport civilisationnel Moyen Oriental durant la période médiévale. *Revue Traduction et Langues 4(1),* 66-78.

Résumé : *Cet article s'intéresse à l'apport civilisationnel Moyen Oriental durant la période médiévale. Cet apport a été explicité à travers des travaux de grands savants, historiens, poètes, hommes de lettres. Au fait, la voie la plus ordinaire par laquelle les richesses de la pensée arabe, mise à la portée de l'Occident a été la traduction en latin des originaux arabes. Ainsi, nous nous sommes arrivé à la conclusion à travers cette modeste compilation de faits historiques que les savants arabes avaient fleuri durant le moyen âge et écrit une belle page sur l'apport de la civilisation orientale à l'Occident moyenâgeux. Les chiffres cités à la fin incitent* à *méditer sur l'éloquence et la portée de la pensée arabe durant cette période.*
Mots clés : *Apport civilisationnel, Moyen Orient, l'Occident moyenâgeux, traduction, pensée arabe.*
Abstract: *This article focuses on the Middle Eastern civilizational contribution during the medieval period. This contribution has been explained through the works of great scholars, historians, poets, men of letters. In fact, the most common way by which the richness of Arab thought was brought within reach of the West was the translation into Latin of the Arab originals. Thus, we have come to the conclusion through this modest compilation of historical facts that Arab scholars had flourished during the Middle Ages and wrote a beautiful page on the contribution of Eastern civilization to the Middle Ages West. The figures quoted at the end leads to meditate on the eloquence and scope of Arab thought during this period.*
Keywords: *Civilizational contribution, Middle East, medieval West, translation, Arab thought.*

Les manuels d'histoire font commencer le moyen-âge en 476, date à laquelle, le chef barbare ODOACRE chassa Romulus Augustule, dernier Empereur de Rome et renvoya les insignes et attributs impériaux à Constantinople. Traditionnellement, la date de 1492 (qui est celle de la découverte de l'Amérique par Christophe Colombe) termine la période du M. Âge et ouvre celle de la renaissance. De même que la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, marque une date tout aussi significative que celle de 1492, pour clore la période médiévale.

Corresponding author : Klouch Djilali

Du point de vue religieux, PEUCER, gendre de Melanchthon, distingue trois périodes entre le Christ et Luther : à 500, la vérité l'emporte sur l'erreur, de 500 à 1000, vérité et erreur s'équilibrent, de 1000 à 1500 ; l'erreur l'emporte sur la vérité ainsi, Luther débute le Moyen Age à partir de 1500 ou l'erreur pontificale l'emporte sur la vérité. Le Moyen Age, mot employé péjorativement dans le langage populaire pour désigner toute pratique ou comportement obscurantiste.

Il a fallu la compréhension du romantisme du XIX siècle pour réhabiliter le Moyen Age et ouvrir la voie aux romans historiques d'auteurs tel que Walter Scott et surtout les historiens Anglais et Allemands. Il est bon de terminer ce long vagabondage historique médiéval par la figure de Dante ; car c'est dans le siècle de sa mort qu'apparurent les hommes tels que Giotto et Chrysoloras, Pétrarque et Boccace allaient proclamer la Renaissance. En Europe l'âge de la foi atteignit sa suprême floraison avec Dante, mais il s'attarde, tout défaillant qu'il fut, jusqu'à l'arrivée de Bruno et de Galilée, de Descartes et de Spinoza, de Bacon et de Hobbes et il peut revenir si l'Age de la raison se termine en catastrophe comme le préconisent actuellement les Cassandre tels que Bush, Blair ou Howard d'Australie.

L'apport moyen-oriental en savoir en Europe médiévale se fit bien après la première croisade et ironie du sort, par les croisés eux-mêmes qui ramenèrent dans leurs bagages des livres et écrits divers en langue arabe. Ces écrits ne livrèrent leurs secrets que bien plus tard lorsque des orientalistes européens et les érudits juifs se mirent à la traduction. Ce fut alors, une véritable chasse à tout écrit en langue arabe et en hébreu.

Les plus intéressés étaient les ecclésiastiques qui raflèrent ces écrits, bien souvent abimés par les intempéries et les entassèrent dans les abbayes et couvents de crainte que leurs ouailles ne soient souillées par ces écrits « hérétiques ».

Au milieu du XI° siècle, l'empire islamique s'étendait de l'Atlantique à la mer caspienne. La progéniture d'El-Mansour gambadait des plaines fertiles d'Andalousie jusqu'à Samarcande en passant par l'Afrique, sillonnant l'opulence, le savoir et les savants. Jamais une civilisation n'a disposé d'autant d'espace. Au nord de l'empire, l'Europe vivait les plus sombres moments de son histoire, appelée communément le Moyen-âge. Malheureusement, la décadence a été de tout le temps l'autre face de la grandeur.

C'est dire que l'Europe s'éveilla à cette nouvelle culture aussi riche et savante que plusieurs universités créèrent des chaires de la langue arabe (la fameuse Royal Society) qui comptait parmi ses adeptes Isaac Newton, s'était dotée d'une chaire d'arabe pour enseigner et traduire les écrits sur l'astronomie, venant du moyen orient.

Les croisades soulevèrent une fièvre créatrice et rapportèrent en Europe par milliers, les idées, écrits et formes d'art de l'Orient byzantin et Musulman. La réouverture de la Méditerranée et l'ouverture de l'Atlantique au commerce chrétien, ont véhiculé le savoir civilisationnel Oriental vers le nord et se répandit à travers toute l'Europe Occidentale, mais l'Eglise veillait à ce que ces écrits « infidèles » ne soient à la portée des séculiers et ce furent les moines qui étaient charger de préserver la

ISSN : 1112 – 3974

littérature classique contre la propagation de cette nouvelle civilisation venue des pays « barbares ».

Malgré cette forme de censure, l'art Oriental arrivait sous diverses formes et motifs différents ; palmettes, feuilles d'acanthe, animaux dans des médaillons, arrivaient en Occident imprimés des textiles, des ivoires, dans les enluminures des manuscrits, les formes syriennes, anatoliennes et persanes d'architecture (Voute, Dôme, façade flanquée de tours, colonnes composites, l'art de la verrerie, l'émail, les miroirs).

La stimulation des exemples offerts par Byzance et l'Islam, ramena sans cesse l'artiste de l'école de la nature, des idées aux choses du passé au présent, et a pu transgresser ces interdits obscurantistes imposés secrètement par le curie de Rome. Il y avait dans l'ornementation arabe une fragile et féminine élégance qui ne pouvait craindre l'art morne et statique de l'Occident du XI° siècle. Le plus fameux exemple de broderie médiévale était la « Dalmatique de Charlemagne » que beaucoup d'historiens croyaient en un produit de Dalmatie. Mais, il fut avéré que c'est une œuvre arabe de Byzance. C'est aujourd'hui l'un des ornements les plus précieux du trésor du Vatican.

Les artisans arabes produisirent la mosaïque de marbre de pavement des cours de palais qui survécu à sept siècles d'usure sous les pieds des hommes. Paul le Silentiaire remarqua la splendeur des rayons de soleil filtrants les fenêtres multicolores de Sainte Sophie de Constantinople construite en 532-534. C'est par Venise que l'influence architecturale arabe et byzantine du dôme, de l'arc brisé… arriva en France par Génes et Marseille. En 1172, quand Venise décida de restaurer le palais des Doges, elle fit un mélange de styles byzantin et arabe et les unit dans un chef d'œuvre que le chroniqueur français Villehardouin en 1202 trouva « moult riche et beaux » et qui reste encore la gloire du grand canal.

L'ogive et l'arc brisé devinrent dans l'architecture le signe extérieur et visible d'une grâce interne. L'arc brisé le plus daté est a Qasr-ibn-wardan en Syrie construit en 561. L'arc brisé se trouve au dôme du Rocher et à la mosquée d'el-Aqsa à Jérusalem du VII° siècle, à la mosquée d'Ibn Tulun au Caire en 879. Il était d'usage fréquent chez les Perses, les Arabes, les Coptes et les Maures, bien avant sa première apparition en Europe Occidentale dans la seconde moitié du XI° siècle, apporté en France méridionale de l'Espagne musulmane pour résoudre les problèmes mécaniques dans le tracé architectural.

Il y a lieu cependant de noter que la tâche de relier les diverses cultures entre elles fut en partie exécutée par les juifs qui se déplaçaient parmi elles comme des courants sous-marins et fécondants. Comme un nombre de juifs de plus en plus grand émigrait des royaumes musulmans dans la chrétienté, leurs érudits trouvèrent utile de traduire les œuvres arabes dans leur langue. C'est ainsi que joseph Kimchi né en 1105 près de Valence, venu d'Espagne musulmane dans le sud de la France, traduisit de l'Arabe en latin les « Eléments d'Euclide », « le petit Canon d'Avicenne »,

ISSN : 1112 – 3974

« l'Antidotaire d'Al-Razi », trois œuvres de Maimonide et les brefs commentaires d'Averroès sur Aristote.

Un grand élan fut donné à la médecine par la traduction du Kitab El Mansouri d'al-Razi ; traduction faite par le célèbre médecin et philosophe juif Shem Tob à Marseille en 1264. Il est très significatif cette percée de la médecine Arabe en Occident quand on constate qu'elle fut enseignée à l'Université de Salerne en Italie à partir de l'an 1088. Beaucoup de traductions hébraïques des textes arabes furent ensuite retraduites en latin ; c'est ainsi qu'une version hébraïque du Taysir d'Avenzoar fut traduite en latin à Padoue en 1280.

La voie la plus ordinaire par laquelle les richesses de la pensée arabe, mise à la portée de l'Occident fut la traduction en latin des originaux arabes. En 1130, le membre le plus actif de ces traducteurs fut un juif (converti) Jean d'Espagne dont le patronyme arabe est Ibn Daoud. Il traduisit une véritable bibliothèque arabe ; des œuvres d'Avicenne, d'Al-Ghazali, d'Al-Fârâbî et d'Al-Khawarizmi et c'est par cette dernière qu'il introduisit en Europe Occidentale, l'influence de la civilisation arabe.

Le plus grand des traducteurs, incontesté, fut Gérard de Crémone. Arrivé à Tolède vers 1165, il fut frappé par la richesse de la littérature scientifique et philosophique des arabes. Il résolut d'en traduire les meilleurs en latin et consacra à cette tâche les neuf années qui lui restaient à vivre. C'est à lui que l'Occident doit les traductions latines des versions arabes des « Analytiques et de la Météorologie » d'Aristote, de ses traités sur la terre et le ciel et la Génération et la corruption, du traité d'Archimède sur la mesure du cercle, des coniques d'Apollonius, de onze ouvrages attribués à Galien, de quatre volumes de physique gréco-arabe, de onze livres de médecine arabe y compris les ouvrages les plus importants d'Al-Razi et d'Avicenne, du traité d'Al-Fârâbî sur le syllogisme, de trois ouvrages d'Al-Kindi, de deux d'Isaac Israéli, ainsi que de quatorze ouvrages de mathématiques et d'astronomie arabe. Il n'y eut jamais personne dans l'histoire pour tenter à ce point d'enrichir une culture à l'aide d'une autre culture.

Nous ne pouvons comparer le zèle de Gérard de Crémone qu'à celui de la « Maison de la sagesse « d'Al-Maamoune au IX° siècle qui déversa dans le monde arabe la science et la philosophie des Grecs.

Les fréquentes références que Roger Bacon fait à Averroès à Avicenne et à Al-Fârâbî donnent la mesure de cette influence et de ce stimulant nouveaux même en Angleterre. « La philosophie nous est venue des arabes » écrivit Roger Bacon.

L'Islam avait maintenant rendu à l'Europe tout le savoir qu'il avait et celui qu'il avait emprunté à la Grèce. Et de même que ce savoir avait fait fleurir la grande époque de la science et de la philosophie arabe, de même il allait pousser l'esprit européen à la recherche et la spéculation. Il allait le forcer à construire cette cathédrale intellectuelle de la scolastique et allait préparer au XIV° siècle, les débuts de la philosophie moderne dans l'ardeur de la renaissance.

En 720 naquit à Nichapour (Iran) Ibn Al-Muqaffa, écrivain arabe. Il fut l'un des créateurs de la prose littéraire arabe, auteur de la célèbre fable « Kalila Et

ISSN : 1112 – 3974

Dimna », qui inspira tant et tant d'écrivains depuis et parmi eux le français Jean la Fontaine. Ses écrits (en langue arabe) voyagèrent dans les sacoches des guerriers arabes du moyen orient vers l'Espagne où ils furent traduits plus tard par les lettrés Musulmans d'Andalousie en plusieurs autres langues, parmi lesquels on peut citer Ie poète Ibn Khafâdja né en Murcie (Espagne) qu'on verra après, Ibn Hâni le mutanabbi de L'Occident et Ibn Zaydûn le cordouan.

Qui parmi les adeptes de bacchus, lors de soirées et tirades élégiaques, n'avaient fredonné des poèmes lyriques du légendaire Abu Nuwas, né en 747 à Ahwas (Iran) créateur du lyrisme « moderne » dans la littérature arabe. Lyrisme qui inspira durablement trois siècles plus tard le poète, astronome Omar Khayyâm lui aussi iranien ?

Un demi-siècle plus tard et en réaction contre le lyrisme d'Abu Nuwas, le poète Abu Tammam, né en 804 à Djasim, retrouve toute l'inspiration pour redorer la poésie Bédouine des moualakates. Comment faire abstraction sur El Djahiz, (Abu Othmane Amr Ibn Bahr El Djahiz) né en 776 au sud de l'Irak (Bassora), (aujourd'hui soumise à la géhenne de Bush) écrivain et théologien, un des créateurs de la prose littéraire arabe avec Ibn El Muqaffa. Son livre « Livre du Langage » fait loi jusqu'actuellement dans la littérature arabe de bon aloi. Il y a lieu de citer le poète Djarir, né vers la fin du VI° siècle auteur de poèmes satiriques et de panégyriques des Khalifs Ommeyades.

Que dire alors d'Ibn Qutaiba né en 828 qui fut peut-être ! le premier grand théoricien de la littérature arabe car il est considéré par ses pairs comme le virtuose de la poésie de son temps. Il n'aurait pu être égalé que par le célèbre Al-Mutanabi né en 915 et que les critiques littéraires ultérieurs, Occidentaux comme Orientaux le place comme le maître suprême de la poésie arabe. Il fut le poète que les cours royales d'Alep comme de Baghdâd, du Caire comme de Chiraz le disputèrent. Les érudits moyen- orientaux excellaient dans plusieurs domaines savants dont la médecine, l'astronomie et les mathématiques ont été le fort des sémites, sans faire l'impasse sur la philosophie, il suffit de se pencher sur l'itinéraire du célèbre penseur Al Kindi né en 801, avec lequel probablement commence la philosophie islamique, voici ce qu'il en dit de la vérité : « Nous ne devons pas avoir honte d'accepter la vérité qu'elle qu'en soit la source dont elle nous parvient même si elle nous est apportée par des générations passées ou des peuples étrangers.

Pour qui cherche la vérité, rien n'a plus de valeur que la vérité même ». Ces mots exprimaient la confiance en soi d'une valeur impériale reposant sur un pouvoir universel et la conviction du soutien Divin. Il eut comme continuateur de ses idées philosophiques le poète Abou Al-Fârâbî né en 870, et en plus de la poésie, il était philosophe propagateur des idées d'Aristote car en étant maître d'Avicenne vers le tard de sa vie, son influence sur ce dernier n'en est que certaine dans le domaine de la philosophie.

Cette pensée fut confortée solidement et durablement deux siècles plus tard par le fameux philosophe Al-Ghazali né en 1056. Philosophe mystique musulman de

ISSN : 1112 – 3974

Khorassan (Iran) il enseigna le droit à Baghdâd et embrassa le soufisme à partir de 1095. Il demeure l'un des docteurs les plus originaux de l'Islam. Il avait une vision globale de l'ensemble des grandes tendances intellectuelles de son temps. L'une de ses œuvres les plus importantes et la plus célèbre est la « Vivification des sciences de la foi » Dans un autre livre dont le nom « le libérateur ou la Délivrance de l'erreur ? » Al-Ghazali retrace le chemin qui l'a conduit à cette conclusion. Ses œuvres reconnues par l'orthodoxie sunnite ne furent pas sans influencer saint Thomas d'Aquin et Pascal en particulier qui fit de » Délivrance de l'erreur » son livre de chevet.

Un autre grand maître du soufisme et non des moindres, allait naître un siècle plus tard, il s'agit de Mahieddine Ibn Al-Arabi né à Murcie (Andalousie) en 1165. Ce grand vivificateur de la religion surnommé le Cheikh Al-Akbar par ses disciples, voyagea vers le Moyen Orient où après avoir fait un pèlerinage à la Mecque qui semble avoir joué un rôle décisif dans la formation de sa pensée et ce fut là qu'il écrivit son œuvre la plus travaillée : Al-Futuhat Al-Makkiah (les illuminations de la Mecque). Son œuvre très discutée par les théologiens musulmans, expose ce qui sera désormais la métaphysique du soufisme. Ses œuvres principales sont les Futuhat Al Makkiah et Fuçus Al Hikma (les chatons de la sagesse). Son tombeau à Damas devait devenir un lieu de pèlerinage. La pensée d'Ibn Arabi devait influencer pendant des siècles la tradition soufie dans l'Ouest comme dans l'Est du monde islamique.

Dans le créneau de l'histoire, la tradition historiographique parvient chez les arabes à maturité vers le IX° siècle avec l'apparition d'historiens qui se donnaient un champ d'étude plus large et parvenaient à une puissance d'explication supérieure ; celle d'Al-Baladhuri mort en 892 d'Al Tabari né en 839 et d'AL-Massoudi mort en 928, tous les trois contemporains. Ces auteurs prirent pour sujet l'ensemble de l'histoire islamique et parfois l'ensemble de ce qu'ils jugeaient important dans l'humanité. C'est ainsi qu'Al-Massoudi traite des annales de sept peuples antiques qui selon lui, ont une vraie histoire : Les Perses, les Chaldéens, Les Grecques, Les Egyptiens, les Turcs, les Indiens et les Chinois.

D'autres se livraient à une étude systématique des pays du monde dans leurs rapports mutuels, notaient la diversité de leurs milieux naturels de leurs peuples et de leurs coutumes et précisaient aussi les routes qui les reliaient entre eux et les distances qui les séparaient. C'est ainsi qu'Al – Muqqadassi né en 932 écrivit un abrégé de géographie physique et humaine du monde connu, fondé sur ses propres observations et celle des témoins fiables.

Un autre auteur aussi célèbre si ce n'est plus, que les suscités, astronome, historien et mathématicien, Al-Bîrunî né en 973 est incomparable par la diversité de ses centres d'intérêt et l'ampleur de sa compréhension. L « histoire de l'Inde » est peut-être l'effort le plus grandiose jamais consenti par un autre musulman.

Bien après Al-Bîrunî, un autre, allait prendre la suite et parfaire les connaissances de la géographie en véritable globe-trotter du XIV° siècle. Il s'agit

ISSN : 1112 – 3974

d'Ibn Batouta né à Tanger en 1304, qui voyagea de Tanger à Pékin, de Samarkand à Tombouctou.

Grand voyageur et géographe, il relata en véritable historien tout son long parcours d'une distance qui serait de 135.000 kilomètres à travers le « monde ». Voici les étapes mentionnées dans son livre écrit par Al-Juzzay : la première étape fut la Mecque puis la Syrie, Baghdâd, Ispahan, Nichapour, le Yémen, Oman, Asie mineure, le Caucase, l'Inde, la Chine, les Iles Maldives, de nouveau le Maghreb et l'Andalousie. Partout où il se rendait, il allait voir les tombeaux des saints et fréquentait les lettrés toujours avides de connaissance. Il fut reçu à la cour des princes dont certains le nommèrent aux fonctions de Cadi. Cet honneur qui lui fut conféré à Delhi comme aux iles Maldives, témoignait du prestige dont jouissaient les docteurs du savoir. Un émule occidental de ce coureur de fond dit de lui « Il a voyagé plus que tout autre humain avant l'âge de la vapeur ».

Nous ne pouvant omettre de citer Abu Al-Fida né en 1273 à Damas qui, après avoir pris part à une bonne douzaine de campagnes militaires, trouva le temps pour collectionner une vaste bibliothèque et écrivit quelques livres qui, à leur époque, se trouvaient en tête de leur catégorie. Son traité de géographie dépassa par son but, tous les ouvrages européens de ce genre et de leur époque. Il calculait que 3/4 du globe étaient recouverts d'eau et remarquait qu'un voyageur gagnait ou perdait un jour en allant vers l'Ouest ou vers l'Est autour du monde. Il laissa une œuvre traduite en latin « l'Histoire abrégée du genre humain » qui se trouve actuellement au british Muséum.

L'on remarque que durant les X et XI° siècle les lettrés arabes durant leur vie active embrassaient plusieurs domaines du savoir. Ils furent fréquemment poètes et philosophes, médecins et astronomes, mathématiciens et physiciens, astrologues et géographes.

Al-Khawarizmi, (Mohamed Ibn Moussa) né en 800, astronome, mathématicien et historien a laissé son empreinte pour la postérité en écrivant un ouvrage qui fera révolutionner le calcul algébrique, le fameux « Précis sur le calcul de Al-Djabr et de Al-muqaballa » et les opérations d'algorithme d'où son surnom, comme il traita de l'emploi des chiffres indiens (qu'on appelle aujourd'hui arabes) dans les calculs mathématiques. Cette fusion d'éléments est d'une grande importance dans l'avancée des calculs.

Nous pouvons citer le célèbre Omar Khayyâm, né, pour certains, à Nichapour, pour d'autres à Ravy (Iran) en 1047. Ayant suivi le cursus normal à Nichapour, il était attiré par l'astronome mais il lui fallait avoir une solide connaissance en mathématiques. Il est reconnu comme étant le père des polynômes (somme algébrique des monômes). Il se mit à voyager dans toute l'Asie mineure. Il eut même à guerroyer dans la cavalerie du Sultan de Baghdâd. Constatant la vénalité de cette voie qu'est la guerre, il se rendit à Samarcande carrefour, en ces temps, de plusieurs civilisations et s'y installa durant plusieurs années durant lesquelles il versifia plusieurs poèmes qui furent par la suite très célèbres. Poète, mathématicien,

ISSN : 1112 – 3974

astronome et astrologue, il avait tout pour s'occuper longueur de journée et une partie de la nuit pour observer la sphère étoilée. Auteur des renommées ROBAYATES (les 170 quatrains) qui firent le symbole des épicuriens.

« Omar Khayyâm, jalousé, envié et parfois haï, rencontra un jour, un Cadi très acariâtre lors d'une réunion. Alors que l'assistance sollicitait l'avis de Omar sur un sujet pertinent, le Cadi bondit de sa place pointant un doigt accusateur vers Omar : « j'ignorais qu'un athée pouvait exprimer un avis sur les questions de foi ». Omar lui répondit « qu'est-ce qui t'autorise à me traiter d'athée, attends au moins de m'avoir entendu » l'autre s'emporte de plus belle et dit « n'est-ce pas à toi qu'on attribue ce vers ? » « Oh Dieu si tu punis le mal que j'ai fait par le mal, qu'elle est la différence entre toi et moi dis ? » « Est-ce que l'homme qui profère de telles paroles n'est-il pas athée ? « Omar répond « Si je ne croyais pas que Dieu existe, je ne m'adresserais pas à lui sur ce ton ».

Le Cadi ricana, Omar continue « C'est aux sultans et aux Cadis qu'il faut parler avec circonlocutions, pas au Créateur. Dieu est grand, Il n'a que faire de nos petits airs et de nos petites courbettes ! Il m'a fait pensant, je pense et je lui livre sans dissimulation le fruit de ma pensée » Il était d'un fatalisme digne de la pensée soufie et le quatrain ci-après le confirme :

« Comme une goutte d'eau qui tombe et se perd dans la mer,
« Comme un grain de poussière qui se fond dans le désert,
« Que signifie notre passage sur cette terre ?
« Un vil insecte a paru, puis disparu.

(Comme Khayyâm qui a découvert les polynômes, Aboul Wefa né un siècle avant lui, découvrit et écrivit une table de sinus et tangente. Il introduisit les notions de cosinus et de cotengante en trygonométrie)

À la même période mais à l'autre bout du monde musulman, soit en Andalousie plus précisément à Murcie naissait un autre chantre de la poésie, du nom d'Abou Ishaq Ibrahim, passé à la postérité sous le nom d'Ibn Khafadja. Juriste de formation mais il dut subir une influence de son formateur qui était également un littérateur et poète.

Il versa définitivement dans la poésie au contact du poète Ibn Shawab avec qui, il voyagea longtemps à travers l'Espagne. Ayant ressenti douloureusement la chute de Valence avec l'avènement du Cid (1094) (ce jeune militaire espagnol d'une cruauté sans pareil, mena à la tête d'une armée de mercenaires sans foi ni loi, une terrible répression avoir fait bruler de nombreuses personnalités dont le gouverneur de Valence Ibn Djahlef et le poète Abou Djaffar El Batti .Après sa mort, sa femme Chimène tout aussi inhumaine que l'était son criminel de mari, talonnée par les guerriers d'Almoravides, brula elle aussi la ville de Séville avant de la quitter).

ISSN : 1112 – 3974

Il est aussi poète de la nature comme il était philosophe et artiste consommé. Il a su resserrer et condenser sa pensée en donnant au vers un éclat particulier par l'emploi de toutes les ressources de la versification et du style ; ses qualités artistiques lui ont valu la célébrité en Occident (où ses écrits furent traduits en espagnol, en français et italien) comme en Orient un peu plus tard.

Dans le domaine de la médecine, l'Occident durant la période médiévale n'avait comme repère que le livre d'anatomie de Galien, célèbre médecin grec né à Bergame en 131. La description de l'anatomie humaine était trop générale et ne pouvait satisfaire la curiosité de savants tels que Abu Bakr Mohamed Er-Razi ou Ibn Sina.

Er-Razi, né en 863, exposa les principes de l'art médical à l'époque abbasside dans deux grands livres de synthèse dont le fameux Hawi ou (Livre Total) qui déclassa le Galien auprès des occidentaux.

Si ces principes étaient en partie fondés sur les œuvres des grands savants grecs, ils n'en révélaient pas moins le développement d'une tradition islamique distincte, qui à certains égards, faisait progresser la médecine.

En 980 naissait à Boukhara l'un des plus célèbres médecins et philosophes arabe qui durant des siècles n'a pu laisser indifférents les érudits, savants, médecins et philosophes Occidentaux et Orientaux. Il s'agit de Al-Husein Ibn –Abdallah Ibn-Sina de son nom latin (Avicenne).

Ce parangon de la philosophie et précurseur de la médecine a dévoré durant sa prime jeunesse tous les écrits relatifs à la médecine et la philosophie qui circulaient sur la place de Boukhara à Samarcande réceptacle de toutes les civilisations passées et présentes. D'une soif inextinguible et doté d'une prodigieuse mémoire, Ibn Sina était animé d'une curiosité de savoir sans borne. Il visitait de jour comme de nuit les hôpitaux malgré son jeune âge et s'intéressait à toute sorte de maladie essayant d'en détecter les causes et chercher les moyens d'en atténuer ou guérir le mal. Hélas, il dut fuir de Boukhara devant la déferlante mongole et se cacher durant trois longues années dans les petits villages montagneux abrégeant ainsi ses précieuses recherches. Quant vint l'accalmie, il se mit à voyager et fréquenter les baristans, (sorte d'hôpitaux) le long de ses pérégrinations, s'intéressant aux malades et aux épidémies. De ses recherches, il écrivit son fameux « Canon de la médecine » livre qui fut traduit pour son sérieux et la précision de ses principes, en latin et plusieurs langues plus tard.

Il devait être le principal manuel de la médecine européenne avec son encyclopédie philosophique « Ech-Chafa » et ce, jusqu'au XVII° siècle au moins. Ibn-Sina fut un grand philosophe car il a tenté de concilier la tradition néo-platonicienne mystique avec le naturalisme d'Aristote et la théologie islamique et comme Ibn Rochd après, il rencontra beaucoup de difficultés et d'incompréhension auprès des théologiens orthodoxes. Mais la pensée d'Ibn Sina conserva une importance centrale dans la réflexion religieuse aussi bien que philosophique. Son importance historique est considérable car c'est grâce à son œuvre (et à celle d'Ibn

ISSN : 1112 – 3974

Rochd Averroès) que les scolastiques occidentaux connurent Aristote et la pensée hellénique.

Dès le XII siècle, les littératures juives et arabes subjuguèrent la pensée chrétienne en Espagne. Al-Kindi, Al-Fârâbî, Al-Ghazali, Avicenne, Averroès, Ibn Gabirol, et Maimonide avaient pénétré l'Europe latine par la même porte qui avait laissé passer Platon et Aristote, Hippocrate et Galien, Euclide et Ptolémée.

L'Art médical tel que le comprenaient les médecins musulmans ne s'enseignait pas dans les medrasas mais en apprentissage dans les hôpitaux. Ils firent progresser les techniques chirurgicales, ils observèrent le déroulement des maladies et les décrivent. Ibn Alkhatib né en 1313, émir de l'Andalousie nasride fut à notre connaissance, le premier à comprendre comment la peste se répandait par contagion et étudia la mise au point de médicament à partir des plantes médicinales, et leurs effets sur l'organisme humain. Ce florissant avenir fut, hélas, abrégé par l'ignorance que cultivaient ses adversaires puisqu'ils l'emprisonnèrent puis l'étranglèrent. On peut avancer sans se tromper que la pharmacie est une invention musulmane.

Nous nous devons de citer le médecin Abd-EL-Kassim que l'Occident nomme Abulcassis, né en 913 qui a décrit correctement le goitre et le mal de Pott (tuberculose des vertèbres) sept siècles avant que naisse Perceval Pott dont la maladie porte le nom. Abd-El-Kassim a été le premier à opérer à l'aide de cautère c'est à dire tige métallique chauffée pour cautériser les plaies.

Citons entre autres, Ala Al Din Ibn Nafis au XIII siècle qui exposa méticuleusement la circulation pulmonaire du sang 270 ans avant Michel Servet à qui l'on attribue cette découverte. Mohamed Adamiri écrivit un volume de 1500 pages sur la zoologie au XI° siècle, livre qui servit à Ibn Khaldoun dans ses études de la flore et la faune. Il est avéré que Napoléon Bonaparte empereur des français, s'est inspiré, dans sa confection du code civil et de l'administration en 1804, de l'expérience et des écrits de celui qui l'a précédé de presque huit siècles ; Nizam El Moulk, né en 1018, Premier ministre du premier sultan seldjoukide qui a régné sur Baghdâd. Nizam El Moulk fut le premier grand administrateur dont l'œuvre la plus célèbre est « le Traitement du Gouvernement ». Ce livre, et des ouvrages similaires, contient des principes généraux et des conseils pratiques d'art politique destinés aux souverains et utilisables pour l'éducation des princes. Un de ces ouvrages est appelé en Occident « Le miroir des princes ». On lui attribue entre autre, également la création de la madrasa.

Le fameux roman de Robinson Crusoé de l'écrivain Daniel de Foe qui a fait rêver d'aventure notre jeunesse avait été anticipé par le roman « Hay Ibn Yaqdan » du non moins célèbre écrivain, philosophe et médecin Ibn Tufayl né en 1185 à Marrakech (Maroc). Auteur d'une philosophie mystique qu'il expose dans un roman, vivant, « Fils d'Eveillé » C'est lui qui conseilla à Averroès de se consacrer à l'explication des œuvres d'Aristote, après l'avoir attiré à la cour de Marrakech sous l'Abu Ya'qub, Commandeur des croyants dont le règne s'étend sans partage sur un territoire de l'Atlantique au Golfe de Gabès et de l'Espagne au Soudan. Il est

ISSN : 1112 – 3974

intéressant de citer l'anecdote suivante. « Ibn Tufayl ayant présenté Ibn Roschd (Averroès) au Commandeur, ce dernier engagea la conversation en adressant cette question à Ibn Roschd : Que pensent-ils, le falasifa du Ciel ? Le croient-ils éternel ou produit ? Saisi de confusion et de crainte, Ibn Roschd tenta de s'excuser, et niait être occupé de philosophie car il ne savait ce dont Ibn Tufayl était convenu avec lui. Le Commandeur des croyants s'aperçut de sa frayeur et de sa confusion, il se tourna vers Ibn Tufayl est se mit à parler sur la question qu'il lui avait posée développant ce qu'avivaient dit Aristote, Platon et tant d'autres philosophes tout en argumentant contre eux en tant que musulman. Ibn Roschd subjugué, constatai chez ce Commandeur, qu'il croyait absorbé totalement par les affaires du Royaume, une érudition qu'il n'aurait pas même soupçonnée chez quelqu'un de ceux qui s'occupent exclusivement de cette matière » Renan disait que tous les émirs, sultans et Commandeurs étaient des puits de science et d'érudition à l'inverse des rois occidentaux en ce temps.

La terre d'Andalousie a été durant la période médiévale la pépinière de l'intellect et du savoir. Un grand nombre de savants arabes des plus renommés y ont vu le jour, comme il est constatable dans cette compilation. Parmi eux, nous citerons Abou Marwan Ibn Zouheir de son nom latinisé Avenzoar. Né près de Séville en 1073, il était médecin d'une grande habileté, mais sa renommée, il la doit d'avoir été le maître et ami d'Averroès.

Abû'l-Walîd Mohamed Ibn Ahmed ibn Mohammad Ibn Rochd, immortalisé sous le nom d'Averroès est né à Cordoue en cette fertile terre d'Andalousie, en 1126. Après avoir clos son cursus normal de la médecine, il fut distrait de cette matière par la philosophie qui en ce temps-là, battait son plein par l'incursion dans ce domaine de la pensée aristotélicienne et le néo platonisme. Il s'attacha cependant à réfuter point par point l'analyse d'Al-Ghazali sur la philosophie, dans son ouvrage intitulé, en référence au propre livre d'Al-Ghazali « Incohérence de l'incohérence » Dans un autre ouvrage, il aborda explicitement ce que Ghazali avait perçu comme la contradiction entre les révélations des prophètes et les conclusions des philosophes. Son interprétation de la métaphysique d'Aristote à la lumière des textes sacrés du Coran, a exercé une profonde influence sur la pensée du moyen âge.

La pensée d'Ibn Rochd donna à l'esprit philosophique son expression finale en arabe. Elle a exercé durablement son influence sur l'Occident chrétien par les traductions latines de ses œuvres.

L'averroïsme caractérisé par la théorie de « l'Eternité de la maturité » et celle l'intellect actif « Intermédiaire entre Dieu et les hommes » déclencha une tempête dans toutes les classes européennes. Ses écrits furent condamnés par l'université de Paris et le concile de Latran en 1513 ainsi que par l'orthodoxie musulmane.

Wali Aldin Ibn Zaid, connu communément sous le nom de Abderrahmane Ibn Khaldoun. Ce grand nom de l'historiographie du XIV siècle étant d'une envergure mondiale, qui jusqu'à nos jours, tient une place des plus importantes dans les cercles des intellects de la planète au même titre que les penseurs grecs, indous ou chinois.

ISSN : 1112 – 3974

Fort de son expérience acquise durant ses longs voyages à travers l'Afrique et l'Orient, et de sa politique pratique, cependant familier avec l'art et la littérature, la science et la philosophie de son époque, dont il embrassa presque chaque phase musulmane dans son « Histoire Universelle », qu'un tel homme fût né et élevé à Tunis en 1332, suggère que la culture de l'Afrique du nord n'était pas qu'un simple écho de l'Islam asiatique. Après plusieurs années de tribulations à travers les pays musulmans, il se trouva à Damas lorsque le tartare Timur Leng (pied bot) assiégea cette ville. L'historien alors vieillard alla à la tête d'une délégation de la ville demander des conditions clémentes à l'invincible tartare. Comme tout écrivain, il portait sur lui ses manuscrits d'histoire. Il lut à Timur le passage le concernant puis lui demanda « quelles corrections veux-tu que je porte ? Que le grand Timur a brulé Damas ou qu'il l'a épargnée ? » La ruse réussit et Timur leva son siège.

Il mourut dans la fonction de grand juge au Caire à l'âge de 74 ans mais il laissa à la postérité les « prolégomènes ou le muqadama al-alamat » littéralement introduction à l'Univers ouvrage historique le plus grand de son espèce qui ait jamais été conçu par une intelligence quelconque à n'importe quel moment dans n'importe quel lieu. Les prolégomènes ont été écrits durant son séjour en 1337 sur les hauteurs de la ville d'Oran.

Sous Les-il-Khans mongols, la Perse eut un gouvernement éclairé, produisit de bonne littérature et un art majestueux, et embellit l'histoire par deux nobles érudits Rachid ad-Dîn et Hafiz. Ce dernier fut honoré par une visite de Timur Leng lors de son passage tourbillonnant à Taurins. Cette dernière ville construite par le grand Ghazan Khan, où il reçut des envoyés de la Chine, de l'Inde, de l'Egypte, d'Angleterre et d'Espagne. Il réforma l'administration, stabilisa la monnaie encouragea la prospérité, construisit, un observatoire, une bibliothèque et s'assura surtout les principaux érudits, médecins et savant de son époque. Tauris décrite par Marco Polo lors de son passage en 1320 comme « La plus belle cité du monde pour le commerce » Rachid ad-Dîn, devint par la suite administrateur de Tauris, trouva le temps et posséda assez de connaissances pour écrire cinq livres de théologie, quatre ouvrages de médecine et de politique et une volumineuse histoire du monde. Il travailla durant sept ans à son Djami-el-tewarikh ou Histoire universelle en deux volumes géants. Accusé d'avoir empoisonné Oldjaitou, il fut mis à mort en 1318.

Tous les poètes de la Méditerranée au Gange et du Yémen à Samarkand, s'inclinaient devant Chamsedeine Mohamed Hafiz né à chiraz en 1320, il s'adonna de bonne heure à la poésie. Le diwan ou recueil de poésies de Hafiz contient 693 poèmes. La plupart sont des odes, certains des quatrains. Adulé par tous les souverains de son temps, il a refusé toutes les invitations qui lui parvenaient de l'Inde, de l'Egypte, de l'Iraq car il était casanier et ne voulait pas sortir de chiraz qu'il adore jusqu'à lui dédier

« Belle chiraz, si je pouvais une fois jeter
« Les dés avec le destin
« Je jouerais, quel que soit le prix

ISSN : 1112 – 3974

« Pour mêler mon souffle au tien
« Qu'aurais-je alors besoin du paradis ? »

Sur un millier d'immortels défunts, nous cueillons avec une libre fantaisie trois noms encore peu familiers à l'Occident provincial. Ahmed de Sives (mort en 1413) qui écrivit le « Livre d'Alexandre » interminable récit épique, d'un style rude qui relatait non seulement l'histoire de la conquête d'Alexandre, mais aussi l'histoire, la religion, la science et la philosophie du Proche-Orient des époques primitives. Nour ad-Dîn Abdul-Rahman Djami (mort en 1492). Au cours d'une vie longue et sans événement, Djami trouva le temps d'atteindre à la célébrité comme érudit et mystique aussi bien que comme poète. Il écrivit Youssouf et Zouleikha et Leila wa Majnun.Youssouf et Zouleikha fut traduit pour la première fois du persan en français par Auguste Bricteux, professeur à l'Université de liège. Le troisième est Ahmad Pacha (mort en 1496) triomphant héroïquement de la prospérité, écrivit des poèmes lyriques les plus loués de la littérature ottomane.

Ainsi nous arrivons à la fin de cette modeste compilation de faits historiques citant les savants arabes ayant fleuri durant le moyen âge et écrit une belle page sur l'apport de la civilisation orientale à l'Occident moyenâgeux.

Nous vous invitons à méditer sur l'éloquence et la portée des chiffres suivants lesquels résument à eux seuls cette présente compilation. En 1879, des chercheurs britanniques évaluèrent les quantités des manuscrits en leur possession dans les différents établissements du savoir qu'ils classèrent comme suit :

45.000 manuscrits grecques
400.000 manuscrits latins
4.500.000 manuscrits arabes

ISSN : 1112 – 3974